

LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

Paraissant deux fois par mois

Redaction et Administration :
4, Place Clichy, Paris (9^e) Tél. : Louvre 0.22

2^e Année. — N^o 44 — 15 Novembre 1918.

Abonnements :
Un an : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

Un immense souffle d'allégresse soulève la conscience humaine. Le militarisme allemand, terrassé, capitule.

Les peuples confondus, libérés du joug infâme, tendent vers l'aube de la paix leurs mains fraternelles.

Le Conseil de régence s'est déclaré dissout et a remis le pouvoir entre les mains du général Pilsudski.

1772-1918

Les deux pôles de la douleur et de la résurrection : 1772 trois monarches s'acharnent à détruire la Pologne, à supprimer ses frontières de la carte, son nom de l'histoire, son peuple de l'Europe, à rassembler autour de sa puissance toutes les forces qui enchaînent la vie et la pensée.

1918. Le Lazare des Nations se lève. La prophétie de Mickiewic se réalise, et c'est toute la terre qui se soulève pour acclamer les nations libérées.

Par trois fois, la Pologne se souleva :

1795, 1830, 1863 — trois dates fatidiques. Le nom glorieux de Kosciuszko illumine les ténèbres de ces

années d'agonie. 1830, elle frémit avec l'Europe qui s'insurge, le sang est en vain, 1863, c'est encore la répression sauvage, implacable, et la tyrannie pèse plus lourde sur le peuple martyr...

Tandis que « l'ordre règne à Varsovie » et que le poids de l'esclavage oppresse les cœurs révoltés, la patience et l'espoir les possèdent. La foi les guide ; ils ont ce suprême courage de l'attente, le seul qui ait raison de toutes les impossibilités.

La Pologne est de toutes les révolutions. Elle sacrifie sans compter la fleur de sa jeunesse et de ses guerriers : cent mille Polonais tombent sur les champs de bataille au service de Napoléon. Ce n'est pas *directement* pour elle qu'elle lutte, mais n'est-elle pas le symbole vivant de la liberté foulée aux pieds ?

Pendant longtemps on a cru à la destruction de la Pologne. On a vu ses poètes, ses hommes d'état, après les échecs des tentatives de soulèvement national émigrer à l'étranger et célébrer leur patrie en des chants éloquents et harmonieux. Point d'action pratique, le *Romantisme politique* épuisait la nation en pure perte.

Cette politique à la fois naïve et généreuse qui ne tenait pas compte de la direction réelle et de la balance des forces internationales fit place à un état d'esprit diamétralement opposé : au sein de la bourgeoisie industrielle du Royaume naquit le « positivisme de Varsovie. »

Le paysan polonais passionnément attaché à la terre lutte pour la garder et pour l'arracher à ceux qui veulent se l'approprier. Il s'initie aux progrès de l'agriculture, s'affilie à des multiples sociétés

de crédit, d'alimentation, à des cercles agricoles, s'affranchissant ainsi de la tutelle de l'étranger.

A ce relèvement matériel et intellectuel de la classe paysanne, correspond un progrès non moins magnifique de la classe ouvrière. Le développement de toutes les industries et des centres industriels inquiète l'Allemagne. Et il n'a pas moins fallu que ces quatre années de guerre pour ruiner une nation florissante. Mais les énergies sont intactes, si les moyens de travail ont été détruits par les envahisseurs. La Pologne au lendemain de la conquête de ses libertés se retrouve égale aux plus grandes nations de l'Europe ; grande par son passé historique, grande par la douleur et forte des conquêtes pacifiques qu'elle a faites dans les arts et dans les sciences.

1918 ! C'est le triomphe, c'est la gloire lentement gagnée par un siècle et demi de douleur et d'épreuves.

La République Polonaise.



(Cliché obligeamment prêté par Le Carnet de la Semaine.)

Pleure pas, maman, je ne suis pas mort pour rien....

VARSOVIE !

L'Europe ne s'occupait pas assez de la Pologne ! Il a fallu l'épouvantable éruption de la Guerre la bouleversant toute pour qu'elle sentît, à genoux, désolée devant ses morts affreux partout épars, à quel point la Pologne avait été suppliciée et héroïque un siècle entier ; — que sacrée aux yeux de l'humanité devait rester constamment la cause polonaise ; — que la Pologne enfin était sa Pologne, une des plus nobles et fières filles de l'Europe, plus européenne encore, si l'on peut dire, durant mille ans que ne le fut même la Belgique avant 1914 parce qu'elle ne cessa de verser son sang avec libéralité pour défendre l'Occident des invasions asiatiques et des tyrannies fanatiques. Partout, on recommence à penser avec admiration et amour aux Polonais autant qu'aux Belges.

Or, voici que souvenirs, émotions, conscience, se précisent encore. Ce n'est point seulement à la Pologne — c'est-à-dire un vaste pays de plaines éventrées par des armées criminelles, de villes saccagées et dynamitées, de populations mutilées, puis enchaînées à des travaux impies au profit de leurs meurtriers — que la pensée consternée a été ramenée par cette Guerre des Nations. Mais à Varsovie ! Le nom de Varsovie, qui ne restait dans les mémoires que par la survivance de quelques formules historiques, revit par cette lutte mortelle avec une splendeur souveraine. Il prend aux yeux de tous une grandeur de sommité, un éclat de Ville-Lumière, une force de personnalité en laquelle se signifie, au-dessus de toute la Pologne, ce que le mot de capitale contient de fier chef, de pensée directrice, d'intelligence bouillonnante, de rayonnement sur l'ensemble du pays, d'échange avec l'univers !

Une capitale, c'est plus encore qu'un peuple, c'est un cerveau de la civilisation, c'est ce par quoi un peuple prend rang dans l'humanité, c'est la tête par laquelle il regarde les autres peuples face à face et mesure aux leurs son expressive décision. Varsovie n'est point qu'une grande ville polonaise d'un million d'habitants, c'est une capitale européenne, la métropole d'une des plus importantes nationalités du monde. Peu de cités sont aussi chaudes de pensée, de dévouement, d'avenir. Après Paris, c'est Varsovie qui m'est la plus chère du monde contemporain, Varsovie d'où sont parties les Marseillaises de la liberté à l'Est de l'Europe, hardie et fière cité qui a toujours pâti parce qu'elle était foyer de libération ! Le prestige saint que dans la sphère de l'art Reims s'était assuré, Varsovie l'a dans le monde de la foi militante, de l'espérance nationale, de la charité sociale. Il y a des villes qui sont comme des cathédrales dans leur élan vers un idéal généreux, bâties pierre à pierre par des siècles d'inspiration.

Qu'est-ce que Varsovie ?

Les Polonais répondent dans un cri d'enthousiasme :

« Le Paris du Nord ! »

Nous discernons tout à l'heure si l'exagération n'est pas la nécessité, et comme la politesse, de toute comparaison : ne nous arrêtons pas trop à cette formule, car bientôt le Polonais, sorte de Méridional blond volontiers chatouilleux, vous répartira :

« Oui, oui..., mais c'est en plus la Pologne ! »

Or, vous n'y trouvez ni les monuments historiques, bariolés de turquerie, ni la vie imagée de Cracovie où les marchés, pareils à des bazars d'oiseaux, regorgent des costumes nationaux verts et rouges aux riches passementeries, joyeuse fête d'art populaire.

Le polonisme de Varsovie consiste non en quelque étrangeté bigarrée, mais en l'aristocratie générale de la population. A quelques kilomètres des marais où commence l'Orient, c'est le faubourg distingué de l'Occident. La première fois que j'ai vu Varsovie, je sortais de Berlin, de Dresde, de Vienne : sur ces capitales libres, — mais écrasantes, — elle l'emporte infiniment par la noblesse gracieuse, l'élégance simple et primesautière. Quand on la compare à Paris, on pense à l'intelligence humanitaire et capiteuse de l'élite qui, de là, depuis plusieurs siècles, régente la politesse, le goût, l'honnêteté et la galanterie de tout l'est de l'Europe, — aux hommes politiques et aux femmes, — au peuple fringant et amoureux.

En vain, depuis 1830, une administration baltique, n'étant pas autochtone, s'est-elle systématiquement méfiée de tous les agrandissements au point que rien de nouveau n'a pu se bâtir à l'échelle des anciens édifices et que la cité continue à dater de 1830, — du 1830 écartelé ! — Varsovie reste une capitale : une capitale sous le boisseau, mais une métropole triomphante ! La Capitale-quand-même !

Capitale fameuse dans l'histoire, car elle est une des plus fécondes matrices de démocratie. Elle revendique d'avoir souvent devancé Paris et Londres dans les progrès politiques. Si Paris est le siège d'un peuple roi, Varsovie le fut, longtemps avant 1789, d'une royauté républicaine. Ses rois élus n'étaient que les princes de « la République de Pologne » ; dans les diètes, grands seigneurs et prélats, férus de tradition romaine, manifestaient leurs droits de défendre le bien public avec une éloquence qui, en France, devait alors se réfugier dans la chaire d'un Bossuet.

De ces assemblées souveraines et libres, on a trop médité par ignorance ; elles méritent d'être honorées par les parlements européens à qui elles n'ont pas légué que des souvenirs de beaux désordres. Leurs épreuves illustres ont constitué l'expérience des hommes politiques de la Pologne contemporaine. Peu ont donné la preuve d'une plus méritoire sagesse. Issus d'un peuple forcé à être tout entier révolutionnaire, ils ont su garder à sa tête la prudence des partis conservateurs ; sollicités par la démocratie vers le socialisme international, ils ont eu l'originalité et la fermeté de marquer d'un caractère nationaliste autant que libéral leur démocratisme logiquement jaloux de réclamer avant tout l'indépendance. Tous, en effet, comprennent que le salut de la patrie dépend en premier lieu d'une éducation nationale du peuple, de ses progrès, de son élévation à la plus haute conscience polonaise. Et peut-être de toutes les nations de l'Europe, la Pologne est-elle celle où la fraternité est la plus naturelle.

Ces partis sont tout aussi instruits, sérieux et solides que dans les pays libres. En vain, le Gouvernement bouleverse-t-il incessamment le régime censitaire et trouble-t-il les « consultations » électorales du peuple polonais par toutes les altérations ethniques possibles, on retrouve dix ans après les mêmes leaders, sinon encore au pouvoir, au devoir d'élaborer le *modus vivendi*. De constitution, même de régime un peu stable, on ne saurait en effet en parler. C'est la gloire de Varsovie d'avoir toujours su vivre avec dignité sans lois ni garanties. Les manifestations populaires auxquelles se précipitaient les plus grandes masses d'hommes et de femmes passionnés, en 1905, surent rester calmes, disciplinées. Qui les a vues en demeure pénétré de respect pour cette nation que ses ennemis représentent partout comme incohérente et anarchiste.

D'ailleurs, la souplesse de l'ordre et la douceur sont volontiers les qualités dominantes de la foule, cependant si vivace en cette capitale d'intense vitalité.

L'atmosphère des rues est grisante, bien qu'elle ne soit pas colorée. Près des gares, aux allées de Jérusalem, Marszałkowska, Nowy-Swiat ou Faubourg de Cracovie on se croirait sur les boulevards de Paris, affairés et nonchalants, beaucoup plus que lorsqu'on suit le Ring de Vienne. Populo désinvolte et allègre, ouvrières élégantes, bourgeoisie à figures intellectuelles, vieillards vifs : tous, souples et crânes, sont fiers de Varsovie, ont la conscience et la volonté qu'elle est une capitale, avec toutes les caractéristiques d'une capitale actuelle.

Reclus, l'éminent géographe français, faisait remarquer que, quoique peu de cités aient une aussi lamentable histoire que Varsovie, elle n'a cessé de s'étendre et d'accroître sa population. Il prédisait que si elle était délivrée des fortifications qui l'encerclent — et qui sont maintenant détruites — elle prendrait certainement place parmi les plus grandes cités d'Europe comme elle est la plus rapprochée du centre géométrique du continent. On rapporte également que de Lesseps a prédit que, eu égard à sa position géographique, Varsovie était destinée à devenir au *xx^e* siècle la plus grande cité du continent.

Sans conteste, Varsovie est une grande cité qui progresse. Le visiteur, même de passage, ne peut manquer d'être impressionné par l'activité des rues et les signes de fortune et de progrès que l'on rencontre à chaque instant. Sans aucun doute, cette prospérité est due au caractère et à l'industrie des citoyens ainsi qu'à la situation géographique de la cité.

Est-ce à dire que la Varsovie d'aujourd'hui soit une ville américaine, une cité-champignon qui, ayant passé brusquement en trente ans de 450.000 à 1 million d'habitants, ne vive plus que de la force surchauffée des agglomérations mécanisées au travail de la surproduction et de la surpopulation ? Non, Varsovie reste foncièrement une capitale historique pour qui les traditions, la gloire d'un passé toujours resplendissant, l'orgueil d'une mission longtemps remplie avec faste et qu'il reste à poursuivre avec mérite, comptent plus que le bien-être, les perfectionnements de la mécanique et les ivresses du bluff. Les accroissements de sa population ne sont pas tant dus à des apports de race y accédant confusément de tous les points du globe comme New-York ou Chicago, mais à la fécondité du peuple polonais qui de ses campagnes vient s'y concentrer.

On ne peut, certes, prétendre que Varsovie présente à l'admiration des chefs-d'œuvre d'architecture comme Paris, Rome, Prague ou même Moscou. Ses églises ne sont pas belles. Sa cathédrale Sainte-Croix, effacée au niveau d'une rue étroite et médiocre, a de la dignité sans ce luxe expansif de statues naïves et rituelles qui sont tout à la fois l'illustration et la riche vie même, l'animation historique et la survie spirituelle de nos sanctuaires gothiques. Mais ses pierres ont été baisées par maintes générations, leur patine est faite de séculaires douleurs, de brûlantes espérances. Je me rappelle avec quelle émotion j'ai contemplé l'humble bénitier, près du porche, la chaire, les autels devant lesquels s'exaltèrent tant de prières qui sont ici épiques ! On pense là au peuple, à tout le peuple bouillonnant, hardi et simple de l'histoire admirable de Pologne qu'on peut retrouver à quelques pas sur la place du Vieux-Marché ou à la place Grzybowski.

Les palais offrent plus d'intérêt artistique. Le Château Royal a de la majesté, de la couleur, un grand air d'Administration souveraine. Dans les jardins publics, les palais de Saxe et Krasinski, décorés de grilles aux dards dorés, représentent le *xviii^e* siècle polonais imité de Dresde et de France, selon le goût des rois qui s'inspiraient de Louis XIV et de Louis XV. Le Palais du Lieutenant du Roi, l'Université, la Maison des Amis des Sciences et des Lettres, l'Hospice des Enfants Trouvés, l'Eglise des Luthériens, la Bourse, les palais des Zamoycki et Mniszek, certaines casernes, donnent à l'ensemble de la ville — au milieu de laquelle s'érige la Colonne de Sigismond, les statues gigantesques de Kopernik et de Mickiewicz — un aspect de passé imposant, assez massif mais sobre, ordonné, presque austère mais aéré d'élégance sans fioritures ni surcharges italiennes. C'est une architecture européenne composite où la simplicité et la régularité occidentale dominent.

Rien de nettement polonais, d'autochtone : il n'y eut pas d'art polonais parce que l'on ne formait point d'artisans avec des paysans ou gens du peuple citadin comme en notre Moyen Age. Tout, en retard, copie l'Occident ou le Midi de l'Europe à la destination de la seule aristocratie. Ce qu'il y a de mieux est donc tout mondain et, alors, d'une légère et brillante élégance.

A l'extrémité de la ville, dans le Bois de Boulogne varsovien, le Palais Lazienki, au sein d'un joli lac, reproduit en miniature charmante l'Isola Bella ; tout près, des divinités païennes conduisent à un amphithéâtre décoré des sages de la Grèce, à des Bains galants comme au Trianon ; et le Belvédère s'entoure d'un jardin anglais et de minarets. Tout cela, de proportions courtoises, est infiniment gracieux. En un raccourci aimable, le Varsovien voit se recomposer là pour lui la vie opulente et pimpante des fêtes européennes auxquelles se polissaient la royauté et l'aristocratie de la Pologne égales par leur faste et les belles manières aux autres civilisations mondaines de l'Occident. Hors la ville, il peut aller admirer Wilanow, résidence de style français qu'affectionnait le roi-héros, Jean Sobieski, le bois de Biélany, de coquets villages voisinant palais et jardins majestueux, des pièces d'eau comme à Versailles, Jablonna, l'île de Saxe aux jeux de balançoires et de courses nautiques. Il rentre plus gai à son travail, à ses peines, à son avenir, dans les ruelles moyenâgeuses ou les léviathanes usines.

Cela encore est bien le propre de la vraie capitale, cet inextricable entrelacement des élégances princières et du fuligineux labeur, du luxe et de la misère excessifs. Les hauts hôtels écrasants, les Carlton, les bars cosmopolites s'édifient à l'entrée

même des faubourgs boueux. Tout à coup, des voies neuves éventrent les vieux quartiers pittoresques; des ponts de fer s'élançant d'une rive à beaux jardins royaux vers l'ouvrière Praga. Depuis quelques années, la physionomie moderne de Varsovie s'est accomplie par la construction d'un immense pont industriel sur la Vistule.

Vie toute dans la rue : peuple de révolutions ! Les révolutions de Paris et de Varsovie furent souvent sœurs, depuis celle de 1792 qui — Albert Vaudal le célèbre — se déchaîna pour permettre à la nôtre de se poursuivre plus vigoureusement, jusqu'à celle de 1830. Dès lors la Prusse s'interposa et les horloges ne furent plus réglées sur le même méridien.

Les Alliés n'ont pas compris tout ce qu'on pouvait tirer de Varsovie et par elle des trois Pologne pour la résurrection d'une Pologne fougueusement irrédentiste contre le germanisme et tout ensemble pour la défense de la civilisation.

MARIUS-ARY LEBLOND

Derniers jours du Prussienisme

Discours de M. Korfanty au Reischtag, 25 Octobre

Les derniers débats au Parlement allemand formeront sans conteste un chapitre inoubliable de l'histoire du monde. Ils seront pour le peuple allemand un indice pour l'avenir, et nous souhaitons cet avenir plus généreux et plus heureux que les temps troublés que lui ont amenés ses dirigeants. Les Polonais, les Alsaciens et les Danois et la nationalité allemande ont repoussé l'Etat et ont déclaré qu'ils n'ont pas de désir plus ardent que de rompre les derniers liens qui les unissaient à lui.

Ces débats ont provoqué deux impressions différentes : le député conservateur Kreth a dit qu'ils avaient amené « une rougeur de honte au front de tous les vrais Allemands ». Je suppose que les événements récents ont démontré nettement à M. Kreth la fragilité du système et que cette rougeur de honte a paru parce que pendant des dizaines d'années il a impunément dominé pour le malheur du peuple allemand et du monde entier. Si c'est cela, ce serait un grand progrès sur la voie des corrections et des repentirs. M. Kreth a parlé aussi d'un lion mourant, et menacé même des grands coups de patte qu'il peut encore donner.

J'ai un autre terme zoologique pour caractériser le système prussien, mais je suis trop poli pour l'employer ici. D'ailleurs, nous n'avons pas l'habitude de donner un coup de pied à un lion mourant. Vous admettez, M. Kreth que nous avons mené avec le système prussien une guerre honnête et vive dans les temps où il était à l'apogée de sa puissance et fier de ses victoires.

D'autre part, les représentants de la majorité de cette Chambre n'ont exprimé aucun étonnement à propos des aspirations des Polonais, des Danois et des Alsaciens tendant au séparatisme d'avec cet Etat, car vraiment on ne leur inculquait pas l'affection de la Prusse ni de l'Allemagne.

La double appréciation de cet état de choses constitue la meilleure preuve qu'il existe deux Allemagnes : d'un côté militarisme et bureaucratie dont vous êtes ici les représentants, de l'autre, le peuple allemand qui lutte encore aujourd'hui pour son unité nationale et sa liberté.

Vous dites que les Polonais ont une haine irréductible contre les Allemands. Non, Messieurs, un autre sentiment remplit notre cœur : un sentiment de mépris pour le système prussien. Nous apprécions et nous estimons le peuple allemand.

... Quand l'empire de la soldatesque et de la bureaucratie a soulevé le poing pour écraser l'Univers, il a subi le sort mérité.

Je proteste d'une façon énergique contre l'affirmation du Secrétaire d'Etat, M. Solf, d'après laquelle les Polonais ne désirent pas la paix basée sur le droit et la réconciliation des peuples, et que nos exigences sont en opposition avec les principes de Wilson, que nous désirons occuper les pays étrangers. Nous ne demandons pas un seul pouce du pays allemand. Nous demandons, conformément au troisième article de Wilson, la réunion des trois tronçons de la Pologne avec l'accès à la mer, c'est-à-dire avec le littoral polonais habité incontestablement par les Polonais et dont M. Laszewski est ici le représentant. Aucun artifice de statistique n'est

capable de travestir la vérité, et cette vérité que dans la Prusse Ducale et toute la rive gauche de la Vistule jusqu'à la presqu'île de Hela est habitée par des Polonais. En ce qui concerne Dantzig, nous reconnaissons que c'est une ville allemande. Si le congrès de la paix l'englobe dans la Pologne — ce que nous espérons — Dantzig aura le même sort que beaucoup d'autres villes bilingues. Autrefois, Dantzig, se sauvant devant les aïeux du maudit système prussien, s'est jetée dans les bras de la libre République Polonaise. Elle a joui d'une certaine autonomie absolue et se sentait si heureuse sous le gouvernement polonais qu'elle se défendit par les armes contre son incorporation à la Prusse.

La thèse inaugurale de Shopenhauer nous renseigne sur la façon dont les habitants de Dantzig appréciaient la République Polonaise. Il raconte que son père après cette annexion décida de quitter sa ville natale où la liberté cessait d'exister. Le Gouvernement de Prusse l'y autorisa à la condition de verser au trésor dix pour cent de ses biens. Et le vieux Shopenhauer préféra payer sa rançon que de rester dans l'esclavage prussien.

M. Ledebour a énuméré ici les pays qui reviendront à la Pologne. J'approuve ses conclusions; nous demandons les districts polonais de la haute et de la moyenne Silésie, de la Posnanie, de la Prusse orientale et de la Prusse ducale.

Le Président. — Je pense que vous confondez le Parlement allemand avec le futur Congrès de la Paix, vous devez sentir que de cette tribune on ne peut demander à démembrer les terres allemandes.

Korfanty. — Je n'offense personne. Je pense qu'on ne peut blesser les sentiments allemands quand on demande les provinces polonaises pour la Pologne. D'ailleurs, nous sommes rentrés dans ce Parlement comme délégués du peuple polonais...

Les Paysans

Le roman de la terre dans l'œuvre de Reymont

Chlopi, « Les Paysans », c'est le titre très simple d'une œuvre puissante, à peine connue du public français, où l'auteur, Ladislas Reymont, a décrit d'une plume patiente et amoureuse la vie des paysans polonais.

Qu'on ne s'imagine pas une des Scènes de la vie de campagne de Balzac, ni le thème « cent fois quitté, cent fois repris » de ses Paysans, « le livre le plus considérable », et non le meilleur; de ceux qu'il aurait résolu d'écrire; qu'on ne revive pas les brutalités les plus incroyables et les plus hideuses de Zola, ni les émouvantes pointes sèches de Maupassant, on ne trouverait rien d'analogue dans notre littérature.

Aussi bien qu'on puisse s'en rendre compte par la traduction d'un seul épisode (un quart à peu près du roman) paru dans la *Revue de Paris*, en 1911, l'œuvre dépasse de beaucoup tout ce qu'on a tenté de plus réaliste et de plus beau sur le sujet. Double satisfaction que celle de cette lecture : charme qui s'exhale d'une peinture plus colorée que touchante, expression facile d'un talent et d'un tempérament de grand artiste; et découverte d'une race que nous ignorons, sauf à dire son patriotisme et son attachement tenace au sol polonais, les Chlopi constituent un document de vérité et d'idéal sur la vie matérielle et morale de cette grande république terrienne de Pologne, l'histoire de celui qui attaché à la glèbe, n'a pas eu le sort glorieux des romantiques « Pèlerins », mais qui à force de souffrance et de patience, a su garder intacte en dépit de l'Allemand et du Russe, la tradition. En même temps, au delà du particularisme national, le roman des Chlopi, unique en son genre, constitue une monumentale épopée de la terre et du paysan.

Le mot roman est-il exact? N'est-ce pas plutôt un essai sur la vie des champs et des villages racontée au jour le jour, dans tous ses aspects, humble et anonyme, de l'étable au pâturage, du repos, au cabaret et au moulin, dans tous les actes graves ou comiques, dans tous les aspects machinaux et rituels des travaux et des fêtes?

Car on s'éloigne de toute intrigue et de tout parti pris de thèse comme de toute grandiloquence. Chronique du village de Lipce, où la vie en somme n'est pas très différente de celle de nos villages français, car les besoins essentielles et certains traits de caractère sont les mêmes partout, et ne sauraient peindre tel ou tel pays ou accuser tel type de paysan. Aussi point n'est besoin d'insister

sur celles des descriptions des chaumières, des auberges ou des cabarets, très analogues à celles de Zola ou de Balzac; il n'est pas jusqu'aux procédés de braconnage et de maraude qu'on ne retrouve dans les Chlopi, semblables à ceux que repèrent nos pandores.

Ce qui nous intéresse, c'est la vie, du terroir polonais, telle que la dévide le temps, sur les rives de la Wartha.

« Toutes choses allaient donc à Lipce selon l'ordre éternel du monde. Celui dont le sort était qu'il mourût, mourait; tel dont le destin était de se réjouir, s'en donnait à cœur joie; celui à qui la misère était déchu en partage, se lamentait; cet autre que la Providence avait désigné pour être malade se confessait et attendait le trépas, et le temps se traînait tant bien que mal, avec l'aide de Dieu, jour après jour, semaine après semaine, en attendant que vint le printemps ou ce que le sort réservait à chacun.

« Et pendant ce temps, la musique tonnait chaque dimanche au cabaret, on chahutait et l'on buvait; parfois on se querellait ou l'on en venait aux mains, tant et si bien que le curé tançait les coupables du haut de la chaire et que de longs procès s'engageaient. La Klenbianka se maria sur ces entrefaites; les réjouissances durèrent trois jours et furent si bruyantes qu'on racontait que Klenb avait emprunté à l'organiste cinquante roubles pour ce mariage. L'adjoint célébra assez convenablement les fiançailles de sa fille avec Ploszka. Ailleurs c'étaient des baptêmes qu'on célébrait, mais pas bien sou vent; ce n'était pas encore la saison, car beaucoup de femmes n'attendaient leur terme qu'au printemps.

« C'est aussi à peu près vers ce temps que mourut le vieux Pryczek, après une semaine à peine de maladie. Il n'avait que soixante-quatre ans, le pauvre chétif! Comme ses enfants avaient préparé un repas funéraire fort copieux, tout le village alla à l'enterrement.

« Parfois on se réunissait le soir pour filer, et il venait tant de filles et de garçons, on s'amusait et l'on riait de si bon cœur que c'en était un plaisir, d'autant que Mateusz, tout à fait remis, servait de boute-en-train à la jeunesse et était toujours le premier à faire les cent coups.

« Et tous ces commérages, ces médisances, ces paroles blessantes, ces querelles, ces prises de bec entre voisins! Il y en avait tant et tant que le village en résonnait tout entier. Ou bien encore il arrivait une mendiant familière qui racontait diverses choses sur le vaste monde et restait des semaines au village.

« Parfois il arrivait une lettre de quelques gars au régiment, et c'en étaient alors des lectures, des conciliabules, des racontars, des filles qui soupiraient, et des mères qui pleuraient! On en avait pour des semaines entières.

« Et tant d'autres choses encore! Voilà que Magda était entrée au service du cabaret; puis le chien des Boryny avait mordu le fils aux Walki, qui menacèrent d'intenter un procès; puis la vache de Jendrzey s'étrangla avec une pomme de terre, si bien qu'Ambroise dut l'abattre; Grzela emprunta cent cinquante roubles au meunier et dut hypothéquer son pré d'autant; puis le forgeron acheta une paire de chevaux et tout le monde en fut surpris, et l'on discuta à ce sujet à perte de vue; puis le bienfaiteur fut malade toute une semaine et il fallut que le curé de Tymow vint en voiture le remplacer, — et on parlait de voleurs; les femmes racontaient diverses choses épouvantables; il était question de loups qui avaient, paraît-il, étranglé des moutons au château, des soucis du ménage, du monde, des gens, et de bien d'autres choses encore — qui d'ailleurs pourraient s'en souvenir ou les raconter? Et toujours il y avait quelque chose de nouveau, qui toujours suffisait à faire trotter les langues pendant toute la journée et les longues soirées. Car ce n'était certes pas le temps qui manquait à personne en cette saison d'hiver. »

Vision pénétrante et complète où l'accumulation voulue des détails, qui est un des procédés habituels de Reymont, — le seul à vrai dire —, est un moyen de mettre en relief la vie collective du village, bourrée d'événements inintéressants pour les citadins, mais infinie recieuse d'émotions, de passions violentes, d'après joies pour les fourmillières humaines qui patiemment sèment, labourent, récoltent et engrangent de la naissance à la mort.

Et cependant, ces personnages nous les voyons nettement, parce que leur individualisme s'identifie avec la collectivité. Le laboureur ressemble au la-

boureur, le valet de ferme au valet de ferme, et par un phénomène de mimétisme moral, tous se rapprochent de la vie de la terre. Seulement, à l'hiver, lorsque cessent les travaux, l'âme écrasée avec le corps sous les durs labeurs se dégage et prend conscience d'elle-même.

« C'est que l'hiver arrivait; le peuple détachait ses mains fatiguées de la terre nourricière; chacun détendait son échine courbée, délassait son âme endolorie, se redressait de toute sa taille, et l'un devenait l'égal de l'autre dans l'absence de contrainte et dans le repos. Ils sentaient tous instinctivement que chacun d'eux apparaissait dans son individualité distincte! C'est comme la forêt: allez donc distinguer chacun de ses arbres en été, quand elle se serre contre la terre natale dans son fouillis de verdure partout la même! Mais que la neige vienne à tomber, que la terre en soit couverte, et aussitôt vous voyez chaque arbre séparément, et en un clin d'œil vous reconnaissez qu'un tel est un chêne, cet autre un charme, cet autre encore un tremble.

« C'était exactement la même chose pour le peuple! »

Cette âme anonyme et multiple du peuple, que nous reconnaissons dans les *Chlopi*, en quoi est-elle surtout l'âme du peuple polonais? La « couleur locale » ne fait pas défaut dans l'œuvre, elle recouvre au contraire d'une trame bariolée et chatoyante la chaîne unie des menus faits.

Le paysage nous fait entrevoir la grande plaine polonaise, où les villages sont « serrés contre terre comme des chenilles grises » entre les dunes plates et sablonneuses où poussent des génévrières, les hameaux ou les chaumines lasses et espacées tournent parfois le dos à la route, les prairies humides, les vols d'oiseaux sauvages, les croix et les Christs qui parsèment routes et carrefours. La physiognomie des paysages varie avec les saisons, plus changeants que l'homme qui les peuple, — et il faut le dire —, cent fois plus beaux.

Mais le triomphe de Reymont — c'est la description des costumes paysans; — et jamais peintre ne trouva plus riche nature qu'en Pologne; c'est encore la liste indéfinie des colons étrangers, des juifs sordides trafiquants, des tziganes voleurs, des mendiants pèlerins, des pauvresses, tous parasites du paysan polonais honnête, sédentaire et travailleur.

Les traditions religieuses dont la force a préservé la Pologne des atteintes du schisme protestant et russe ont donné lieu, non seulement à émailler les dialogues de quantités de locutions pieuses, mais aussi à des scènes puissantes, évocatrices d'émotions que nous ne connaissons plus tant elles sont d'une biblique naïveté.

Une touchante superstition, veut par exemple, que chaque créature, chaque brin d'herbe, le caillou, l'étoile même frémissent de sentiment la nuit de Noël. Toute chose attend l'heure où Jésus lui parlera et voici par exemple une brève illustration entre mille de cette évocation :

« Tous marchèrent vers l'étable, Witek éclairait en avant. Les vaches étaient rangées l'une à côté de l'autre et rumaient en mâchonnant lentement, mais, troublées par les lumières et les voix, elles se mirent à gémir doucement, s'apprêtèrent pesamment à se lever, et tournèrent leurs grosses et lourdes têtes vers ceux qui entraient.

« C'est toi la maîtresse de maison, Jagus; à toi donc de partager l'oublie entre elles: elles s'en porteront mieux et ne seront pas malades. Mais demain il ne faudra pas les traire jusqu'au soir, elles perdraient leur lait.

« Jagna rompit l'oublie en cinq, et s'inclina au-dessus de chaque vache, fit le signe de la croix entre les cornes de toutes successivement; puis elle leur fourra à chacune son morceau dans la bouche, en le posant chaque fois sur leurs larges langues pointues.

« — Et aux chevaux, vous ne leur en donnez pas? — demanda Jozka.

« — On ne peut pas voyons! Il n'y avait pas de chevaux présents à la naissance du Christ!

« A ce moment Witek, ému de ce qu'on avait raconté des vaches et de la voix humaine qu'elles avaient cette nuit-là, appela Jozka tout doucement et ils se rendirent ensemble à l'étable.

« Se tenant par la main, tremblants de peur et

faisant sans cesse de nouveaux signes de croix, ils se glissèrent jusque parmi les vaches.

« Ils s'agenouillèrent près de la plus grande, comme si elle eût été la mère de tout le troupeau; la respiration leur manquait; leurs âmes étaient comme secouées, les larmes leur venaient aux yeux, une sainte épouvante s'emparait de leurs cœurs, comme à l'église pendant l'élévation, mais leur confiance était profonde et ils avaient la foi, car Witek se pencha jusqu'à l'oreille même de la vache et chuchota d'une voix entrecoupée :

« — La Blanche, la Blanche!

« Mais elle n'articula pas un mot de réponse. Tout ce qu'elle fit fut de gémir, d'agiter la tête et de claquer de la langue.

« — Il lui est arrivé quelque chose, bien sûr, pour qu'elle n'ait pas répondu. Peut-être c'est comme punition.

« Ils s'agenouillèrent près d'une autre et de nouveau Witek appela, d'une voix qui déjà sanglotait presque :

« — La Mouchetée, la Mouchetée!

« Ils se pressèrent tous deux contre sa tête, ils écoutèrent en retenant leur haleine, mais ils n'entendirent pas un mot, pas un seul, rien...

« — Bien sûr, Jozka, bien sûr que nous avons péché... Mon Jésus... c'est vrai... j'ai pris des bouts de corde au patron... et cette vieille courroie... et puis encore...

« Il n'en put dire davantage, il éclata en sanglots tant il avait conscience d'avoir péché et tant il éprouvait de remords; Jozka se mit pareillement à pleurer à chaudes larmes. Longtemps ils sanglotèrent l'un contre l'autre et ils ne purent se calmer que lorsqu'ils se furent confessés l'un à l'autre leurs fautes et tous leurs péchés... »

Ce serait essayer de retranscrire l'histoire du folklore polonais que de rendre compte de toutes les superstitions, et de toutes les coutumes décrites avec piété par le chroniqueur de Lipce. Les *Chlopi* constitueront certainement pour les chercheurs de l'avenir une mine féconde de documents et de renseignements précis.

(A suivre.) L. SAISSET.

J. BABINSKI

Le front haut et découvert; des yeux gris-bleu qui semblent scruter sans cesse; la bouche et le menton énergiques; une haute stature; dans l'allure, une certaine majesté qui n'exclut pas l'aisance; un abord un peu froid, qui masque de la cordialité, de la sympathie, une réelle bonté: tel nous apparaît le savant qui honore la Pologne et la France de son travail et de ses recherches.

Il est né le 17 novembre 1857 à Paris où son père s'était fixé après l'émigration de 1848; il y fit ses études et fut reçu docteur en médecine en 1885. Il devint peu après le collaborateur, puis le chef de clinique de Charcot, dont il avait été l'élève.

C'est alors qu'il entreprend une série d'études et de travaux qui ont amené une véritable révolution dans l'étude physiologique et pathologique du système nerveux, notamment du cervelet. Il précise en particulier le rôle des réflexes — réflexes pupillaires, réflexes des orteils — et donne son nom à l'un d'eux, « le signe de Babinski », dont l'existence jusqu'à lui n'avait pas été révélée. Il fait des recherches sur le vertige voltaïque qui le conduisit à découvrir les signes indicateurs des perturbations de l'appareil vestibulaire, et à traiter efficacement le vertige auriculaire par la rachicentèse.

Mais c'est surtout par l'étude de l'hystérie, que Babinski s'est illustré.

Il a montré le rôle capital de la suggestion dans la genèse des manifestations de cette maladie, celui de la persuasion, de la contresuggestion, dans le traitement qu'il convient d'y opposer et il en a tracé avec précision les frontières. En outre, sous la dénomination de troubles d'ordre réflexe et de phénomènes physiopathiques, il a décrit, avec M. Froment, une série de troubles nerveux consécutifs à des traumatismes et en particulier à des plaies de guerre, que l'on peut rapprocher des amyotrophies articulaires réflexes et qui occupent en nosologie une place intermédiaire entre les affections organiques et les manifestations hystériques ou pithiatiques.

Et dans tous ces travaux, il apporte une minutie, une ténacité, et — ce qui est plus précieux que tout dans l'étude des phénomènes nerveux — une justesse d'observation et une faculté d'intuition qui ne se sont pas démenties depuis plus de trente ans qu'il professe dans les hôpitaux.

C'est que, en véritable savant, Babinski ne pense pas que l'on puisse arriver jamais à un degré de connaissances où il soit permis de s'arrêter: la science est un domaine où il faut toujours aller de l'avant, où il y a toujours quelque chose de neuf à découvrir. Aussi, avec une activité inlassable, a-t-il multiplié, tant à la Pitié qu'à la Salpêtrière, les expériences sur les sujets nerveux, semi-normaux ou anormaux, répétant des expériences semblables, les accumulant, contrôlant ses hypothèses, bref faisant de la médecine ce que Claude Bernard voulait qu'elle fût: une science expérimentale.

Aussi l'entrée de Babinski à l'Académie de Médecine où il fut élu à l'unanimité, n'a-t-elle fait que couronner une belle carrière et consacrer une réputation établie. Il était déjà l'un des fondateurs de la Société de Neurologie de Paris, membre de la Société Royale de Médecine de Londres, docteur « honoris causa » de l'Académie de Médecine de Lemberg, membre honoraire de la Société des Amis des Sciences de Posen, membre honoraire de la Société des Médecins de Varsovie.

Cette réputation, d'ailleurs, de la France et de la Pologne, a depuis longtemps gagné le monde entier. Dans un livre récemment paru et destiné à servir de guide aux étudiants et aux professeurs américains en France, on lit cette phrase significative: « L'hôpital de la Pitié doit être mentionné le premier parce que c'est là que se trouve Babinski, universellement connu par le réflexe qui porte son nom. »

Mais cette activité de savant ne se borne pas à des investigations, à des expériences, à des ouvrages; elle se double d'une œuvre humanitaire. Depuis la guerre, Babinski a consacré une grande partie de son temps, de ses forces, de son dévouement, à nos soldats malades ou blessés. Il a partagé ses soins entre deux hôpitaux: à la Pitié, d'abord où, indépendamment de son service habituel, il en a bénévolement assumé un autre, d'ordre militaire; à Buffon, ensuite, où il se rend tous les après-midis. Il est en outre médecin consultatif de la Croix-Rouge anglaise, membre de la Commission Consultative du Service de Santé, Président de la Commission Psychiatrique Militaire.

On se demande comment une activité humaine nécessairement limitée peut suffire à tout cela, surtout lorsqu'on pense qu'aucune de ces différentes fonctions n'est négligée, et que Babinski préfère supprimer quelques heures de son repos, plutôt que de faire à demi une tâche qu'il a acceptée ou qu'il s'est assignée.

C'est pourquoi, au juste tribut d'admiration que lui payent les Polonais, les Français et tous, s'ajoute cet hommage de gratitude auquel ont droit les bienfaiteurs de l'humanité.

J. WYSZLAWSKA.

CHRONIQUE LOCALE

Exposition Polonaise

Le 30 novembre aura lieu, 27, avenue Friedland, dans l'hôtel du Comte N. Potocki, l'ouverture de l'exposition de peinture polonaise moderne.

Le jour du vernissage, entrée: 10 fr.; les jours suivants: 1 franc; tout au profit des invalides de l'armée polonaise.

Le Programme de l'Université des Annales

L'université des *Annales* rouvre ses portes la semaine prochaine, avec une suite de conférences sensationnelles.

C'est M. Jean Richepin qui, chaque mercredi, parlera de « l'Âme américaine à travers ses poètes, ses penseurs, ses romanciers, ses grands hommes ».

M. Edouard Ganche, en cinq fresques, brodera l'histoire de la Pologne: la nation persécutée qui trouva en Chopin l'évocat de ses douleurs, de sa fierté, de son patriotisme. Chaque conférence sera suivie d'une partie de concert, dans laquelle M. Victor Gille fera entendre les plus belles œuvres de Chopin.